

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 29

Artikel: Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson :
(histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-
Vaud) : [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Détrompez-vous, déclara-t-elle et ne vous fiez pas sur les apparences : je suis plus résistante que vous ne pensez. Essayez tout au moins, et si je ne vais pas d'une allure égale à la vôtre, plantez-moi en route sans façons ; je vous donne ma parole que ma présence ne vous causera aucune gêne du tout.

Un sourire d'incrédulité se dessina sur les lèvres de l'hôtelier.

— De la gêne, non pas, dit-il sèchement, mais à coup sûr une perte de temps. Vous ne vous faites pas une idée des difficultés du chemin : l'argent et les supplications n'y font rien. Il faut être solide sur ses jambes. Encore une fois et avec la meilleure volonté du monde, cela ne se peut pas... N'est-ce pas, vous autres ?

— C'est bien parlé, l'hôtelier ! s'écrièrent les montagnards, aller là-haut dans ces conditions serait un crime ! Elle radote vraiment, la bonne dame.

Seul le maître d'école fut d'un autre avis.

S'avancant rapidement, il dit :

— Il y a un moyen d'arranger les choses : vous savez que le valet du Sanetsch est depuis trois jours au village, attendant qu'une accalmie lui permette de repartir avec les vivres qu'il doit transporter là-haut, à l'auberge. Son mulet est une bête robuste et sûre, ou je ne m'y connais pas ; il portera bien madame jusqu'à l'alpe d'Audon et même au-delà ; seulement, après les derniers chalets, il nous faudra prendre plus à gauche, du côté du Gstellhorn, et ne pas suivre la piste ordinaire par l'arête, où la couche de neige doit être maintenant joliment épaisse.

Gertrude saisit avec empressement la proposition du maître d'école, avant que les montagnards eussent commencé à la ruminer. Arête ou Gstellhorn, neige ou rochers, gauche ou droite, que lui importait ! Le mulet la mènerait bien !

— J'en ai déjà vu d'autres dans ma vie ! déclara-t-elle, et je monte très bien à cheval. Seulement, pour l'amour de Dieu, mes braves gens, faites en sorte que nous nous mettions en route avant qu'il fasse tout à fait nuit !

Après un conciliabule à mi-voix, les montagnards envoyèrent le maître d'école à la recherche du valet du Sanetsch. Cet homme arriva au bout de quelques instants. C'était un grand diable qui marchait les jambes écartées et qui, l'air renfrogné, s'évertuait à tirer des bouffées d'une pipe éteinte. Tout d'abord, il ne voulut rien entendre des ouvertures du maître d'école : cependant, l'hôtelier de l'Ours ayant parlé d'une

honnête récompense de ses peines, il consentit à prêter son mulet, à la condition qu'il le mènerait lui-même et qu'on ne le ferait passer en aucun cas par l'alpe d'Audon.

— Je n'ai pas de selle de dame, déclara-t-il encore ; puis, jetant un regard peu bienveillant sur le costume de cycliste de Gertrude, il ajouta : « Peut-être que la vieille selle d'homme que j'ai entrevue hier dans la grange de Meyer, le voiturier, fera l'affaire. »

En dépit de ce qu'elle y devinait de discourtois, Gertrude ne put s'empêcher de sourire en elle-même à l'idée de ce lourdaud.

Se servir d'une selle d'homme ! C'était bien la première fois que cela lui arriverait. « Mais, en fin de compte, se dit-elle, pour quoi pas cette selle d'homme ? Serait-ce un crime d'Etat que de chevaucher sur une vieille selle d'homme, quand on ne trouve pas de selle de dame ? D'ailleurs, qui me connaît dans ce trou perdu, qui sait d'où je viens, comment je m'appelle et quel est mon dessein ?

... Une selle d'homme ! c'est cela qui m'est égal ! Et puis, à la guerre comme à la guerre ! »

Toute sa pétulance lui était revenue.

— Allez quérir votre antiquaille et votre mulet, dit-elle à l'homme, et sans lanterner, s'il vous plaît !

L'autre partit aussitôt et ne tarda pas à revenir avec sa bête. Refusant toute aide, Gertrude mit le pied à l'étrier et d'un élan souple se mit bravement à califourchon sur la selle incommode ; puis, ayant lissé les plis de sa culotte et mis son bérêt à la crâne, elle s'empara d'une main des rênes et de l'autre fit siffler à deux ou trois reprises sa cravache, comme pour montrer qu'elle était prête à courir toutes les aventures.

L'hôtesse de l'Ours voulut lui donner un manteau, mais Gertrude le refusa : elle était vêtue assez chaudement et ne craignait pas la fraîcheur de la nuit, et, ayant recommandé qu'on veillât sur sa bicyclette, elle se tourna vers les montagnards et leur cria d'un ton impatient :

— En route, mes amis !

— En route donc, répéta l'homme de l'Ours, et à la garde de Dieu !

(La fin samedi.) JEAN HOINVILLE.

Lè pllie villhè sein onco lè pllie bounnè.

PATOIS DE LA BROYE

A Lozenna, dein lo vilhou teimps, lou martsî aî z'aôs se tenîa chu la piacè dau Pont, aux Halles. Accutave la quienna ci guieux

monde, et donner des conseils dans les affaires des grands ? Elzely affligée de l'aveu de mon ignorance à cet égard, appercevant sur la route un noble chevalier, suivi de ses gens, a conçu l'idée de l'intéresser au sort de l'épouse de son maître ; et je n'ai pas cru devoir combattre cette inspiration. Tel est, monseigneur, l'attentat que cette fille repentante, vous conjure de prévenir ».

— Oui, dit Elzely, un seigneur puissant tel que vous, peut sauver ma bonne maîtresse ; et tous les paysans de ce village l'entreprendraient vainement.

— Et cependant, comment le puis-je, répondit Othon, si je n'ai pas de plus amples renseignements ? Quel est ce piège tendu pour surprendre l'innocence ? Comment, où, et contre qui dois-je agir ?

— Le nom du ravisseur n'y fait rien, dit la jeune fille ; et j'ignore quelle est l'embûche qu'il doit tendre à sa victime. Mais je sais qu'il compte la tenir en son pouvoir dans les vingt-quatre heures, et la déposer un instant au milieu de la forêt dans la cabane du garde de chasse, qui est mon frère. Si monseigneur ne dédaignait pas d'occuper cette cabane la nuit prochaine avec ses gens, il serait assuré de s'y trouver demain à point nommé, et de pas manquer son but.

Grandson rêve quelques instans à ce qu'Elzely lui propose. Eh ! quoi, pour servir un objet inconnu, renoncera-t-il au bonheur si prochain, si rare, de voir ce qu'il aime... ? D'un autre côté, il voit un tyran et une victime. Images toutes puissantes sur

de Branlapantet n'avai fê à non Savoyâ, on deçando matin qui étai dzô de martsî à Lozenna.

— Diéro lè z'aô ? que demande Branlapantet aô marchand.

Lou Savoyâ fâ son prix, Branlapantet l'est bin d'accô et lai de :

— N'est pas tchai, ien vu six dozannés et ie fau que les compte, prendé voutra rouillière daî dou bets, ie vu lei déposâ les z'aô. Ein vouai-que ion, dou, traî, quatre...

Quand les six dozannés fûra dein la rouillirre daô Savoyâ, ci baugro, de Branlapantet debâutonna les tsausses doû pourro marchand, que lé raffa su ses solâs et lo Savoyâ n'osâvê pas latzi les carrous de sa rouillière de paôre que les z'aôs ne s'atzan éclairifâ ! Le fû d'obedzi de restâ dein sa trista posechon tan qu'on gâpion com-patecheint vignè à son séco. Peindein ci temps ci baugro de Branlapantet avai felâ amont la tserrare dau Pont ein s'éclairifant de rire.

MÉRINE.

Des sonnettes qui « giclent ».

Vous aviez cru peut-être jusqu'à aujourd'hui que « gicler » était un vaudoïsisme. A vrai dire, il ne faut pas le chercher dans le Dictionnaire de l'Académie française.

Le *Figaro* donnait récemment une poésie extraite du livre *Eblouissements*, de Mme la comtesse Mathieu de Noailles, l'auteur de *Cœur innombrable*. Le morceau est intitulé : « Eaux de Damas » :

Que de bonheurs perdus loin des plus beaux climats
Je ne verrai jamais la ville de Damas,
Mais en fermant les yeux, en laissant goutte à goutte
Son image filtrer dans mon âme, j'écoute
Le bruit que fait son eau, si vive, paraît-il,
Un bruit de printemps vert, de mille mois d'avril,
Bruits de sources allant dans le jardin d'Armide,
Bruits argentins, luisants, circulant, blancs et blancs,
Bruits de brises qui glissent et de poissons volants.
Ah ! comme je vous vois, ô douces, prompts, nettes,
Qui giclez, qui tintez, obsédantes sonnettes...

Qu'est-ce qu'une sonnette « gicle » ? C'est une sonnette qui lance le son. Gicler est un ancien verbe signifiant lancé, dit Littré, qui ajoute dans son supplément :

« Gicler, terme populaire. Rejaillir en écla-boussant. Un maçon prenant de la chaux dans sa trueller et la faisant rejaillir de tous côtés, en l'appliquant sur le mur la chaux a giclé. On dit aussi qu'une roue de voiture fait rejaillir de la boue en entrant dans une ornière, que la boue a giclé. »

l'amé d'un vrai chevalier, vous l'emporterez sur celle même de Catherine, dans le cœur d'Othon.

Après avoir pris sa résolution, le chevalier demande un guide pour se rendre à la cabane du garde-chasse.

Grandson serre affectueusement la main du vénérable pasteur, se recommande à ses prières, et va rejoindre ses gens qui l'attendent à cent pas de là.

Othon n'eût pas cru décent de se transporter d'un quartier à l'autre sans être en état de repousser les insultes d'une soldatesque mal disciplinée. Mais pour se rendre à Belp, il n'avait pas dû se faire suivre de tant de monde : deux écuyers, un page, un des gentilhommes qui s'étoient attachés à sa fortune, et six domestiques composaient son train. C'est avec cette petite troupe, diminuée du tiers, par l'absence de Mielwil et de ceux qui l'avoient suivi à Belp, que le chevalier prit possession à nuit close de la cabane du garde-chasse ; et Mielwil l'ayant rejoint vers le milieu de la nuit, ils la passèrent près d'un grand feu.

Il étoit déjà tout près de midi, et Grandson commençoit à s'impatienter de n'apercevoir traces du ravisseur ni de la dame enlevée, lorsque le beau page, qui depuis quelques instans faisoit sentinelle au-dessus du toit, cria de toute sa force par la cheminée : « alerte, monseigneur, les voici au galop de leurs chevaux. Ils ne sont que trois cavaliers ».

Grandson met aussitôt ses gens en embuscade près de la chaumière, leur prescrivant de disperser

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

15

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE IX (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

De grands biens dévolus à sa malheureuse épouse tentent vivement sa cupidité ; et pour jouir de sa fortune, il se propose de l'enlever. Un piège adroitement tendu, la fera, dit-il, tomber entre ses mains ; alors, la conduisant dans le château qu'il habite, il la renfermera dans quelque cachot. Il destine à Elzely le digne emploi de sa géolière ; cette faveur odieuse la fait frissonner ; et résolue à sauver sa bonne maîtresse du sort qui l'attend, elle a pris le parti de m'avouer tout, en me demandant des conseils. Mais comment le pasteur d'un hameau solitaire pourroit-il connoître le

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Les enfants de chez nous disent : l'eau a giclé, le jet d'eau gicle.

On rencontre aussi l'orthographe *jigler*. En Basse-Bourgogne, *gigler*.

Le mot vient du provençal : giscele, c'est-à-dire pousse, jet. Le giclet est le nom d'une plante que les botanistes appellent *momordica elatericum*.

Il ne faut donc pas trop se hâter de prendre un air moqueur quand on entend quelqu'un prononcer certains mots « qui ne sont pas français ».

Dans l'un de ces romans, André Theuriet emploie, lui aussi, le mot de gicler. La phrase où se trouve ce mot est tiré d'une scène qui se passe en Savoie :

Gicler est français tout autant que vaudois. Giclons ! L. M.

Où il y a de la gêne,

il n'y a pas de plaisir.

Un de nos lecteurs nous écrit :

Mon cher *Conteur*,

Il y a vraiment quelque chose de changé, dans le monde ; en bien ou en mal : l'avenir le dira.

Voici trois faits absolument authentiques :

*

Madame, à la bonne :

— Anna, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire une commission en ville, tout de suite.

— Madame voudra bien attendre à cet après-midi ; je dois justement aller en ville pour moi.

*

Madame, se préparant à sortir :

— Anna, je m'en vais faire visite à madame X...

— Ah ! madame fait bien d'y aller. Justement, j'ai rencontré madame X., hier ; je suis sûre qu'elle est fâchée et je voulais précisément vous faire observer qu'il y a longtemps que vous n'étiez allée la voir.

*

La « Feuille ».

Madame, se disposant à sortir, a rencontré sur le palier le facteur, qui lui a remis la *Feuille d'avis*. Elle rentre et pose à la hâte le journal sur la table de travail de monsieur, absorbé dans sa correspondance.

Quelques instants après, la bonne entre et s'empare de la *Feuille d'avis*

tous ceux qui voudroient en sortir, et même de les occire, s'ils tentoient de lui disputer la dame. Mais demeurant lui-même dans cette cabane avec Mielwil et le gentilhomme dont on a parlé, ils s'y blottissent dans la cuisine, à la faveur de l'obscurité, attendant en silence que le coupable séducteur d'Elzely paraisse avec sa malheureuse victime.

La neige dont le terrain est couvert, ne leur permet pas d'ouïr l'approche des chevaux, mais des voix rauques et discordantes, ainsi que le bruit de la porte enfoncée plutôt qu'ouverte, leur apprend qu'ils touchent à l'instant décisif. Bientôt un chevalier dont la visière est baissée, entraîne brutalement une femme en simple déshabillé, dont les traits couverts d'un voile, ne peuvent frapper les yeux de Grandson : mais certains rapports dans la taille et la démarche le jettent dans un trouble inexprimable ; et ses regards la suivent jusque dans la chambre avec le plus vif intérêt.

— Que ne puis-je expirer en ce lieu... dit l'infortunée, en se jetant sur une gerbée de paille, destinée à la nourriture des chevaux.

— Ciel ! quel voix... s'écrie Othon, en paroissant sur le seuil de la porte, se peut-il... ?

Au même instant, le fer étincelle dans la main des deux rivaux que la fortune vient de rassembler en ce lieu ; mais Catherine qui s'est évanouie au premier accent de Grandson, n'est plus en état de voir ce fatal combat.

Gérard ! Othon ! ennemis irréconciliables, vous

Monsieur, qui a vu la chose, lève la tête. Il regarde la bonne d'un air significatif :

— Anna, dit-il d'un ton mi-sévère, mi-narquois, je veux la lire.

Et la bonne, d'un air étonné :

— Tout de suite?...

N'oublions pas l'inventeur !

L'AUTRE JOUR, au Tif fédéral, à Zurich, eut lieu le match international au revolver.

C'est la Belgique qui tint le record. La Suisse, après avoir eu longtemps la première place, ne vient, cette fois-ci, qu'en second.

Qui donc a inventé le « pistolet à répétition », le revolver ?

Un Vaudois, Jean-François Grobet, de Val-lorbe. C'était au commencement du XIX^e siècle.

Secondé par ses fils, Grobet parvint à construire un pistolet qui tirait sept coups de suite.

Cette arme, merveilleuse pour l'époque, fut envoyée, en 1814, à l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, par l'intermédiaire du comte Capo d'Istria, ministre plénipotentiaire en Suisse, et qui résidait alors à Zurich.

Le tzar accueillit ce travail avec faveur, car, le 18 novembre de la même année, Grobet, recevait, accompagnée d'une bague enrichie de diamants, la lettre que voici :

« Monsieur,

» Sa Majesté l'Empereur ayant agréé avec satisfaction l'hommage que vous lui faisiez d'une arme nouvelle invention, m'ordonne de vous transmettre la bague ci-jointe, comme une marque de sa bienveillance.

» Sa Majesté Impériale s'est plu à apprécier le sentiment qui vous a suggéré cet envoi, indépendamment de l'habileté dont cet ouvrage ingénieux est une preuve.

» Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Comte CAPO D'ISTRIA.

Manquant de capitaux suffisants, et absorbé par les nécessités d'un père de famille, François Grobet ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans la garde-meuble impérial de St-Petersbourg.

Est-ce juste ? — Un employé sollicite un entretien de son patron.

— De quoi s'agit-il ? demande celui-ci.

— Je viens, Monsieur, soumettre à votre

allez donc encore une fois vous disputer cet objet de haine et d'amour qui fit seul votre destinée, et sans doute, l'un de vous va succomber ? Non ; l'heure fatale n'est point encore arrivée ; et bien que Gérard, atteint par l'épée de son rival, chancelle, et tombe près de Catherine, ce n'est qu'une blessure légère, puisqu'il se relève bientôt.

— Tu peux triompher, Grandson, dit-il en fuyant, mais du moins, Gérard est vengé.

Le barbare l'étoit en effet, et Catherine en avoit reçu le coup de la mort pour adieu.

Au cri perçant qu'a poussé le chevalier, tous ses gens accourus auprès ne lui, ont laissé à Gérard le tems nécessaire pour s'échapper : mais quelle scène déplorable leur offre en ce moment la chaumière ! Déjà cette beauté touchante qui vient de passer de l'évanouissement au trépas, est environnée de ses ombres, tandis que son amant qui n'existe plus que par la douleur, appelle à grands cris les secours et la vengeance. Catherine entend ces expressions véhémentes du désespoir. Elle ouvre les yeux, serre faiblement la main de Grandson ; et se voyant entre ses bras, semble rendre grâce au ciel d'y mourir.

— Adieu ! souvenez-vous de Catherine... et ne cherchez jamais... à la venger ; elle pardonne... elle... vous aime.

Ce furent là ses derniers mots.

La fureur, le désespoir, l'attendrissement, le délire du malheureux, qui cherche vainement un reste de vie dans ce corps glacé qu'il embrasse,

équité une réclamation à laquelle je ne doute pas que vous fassiez bon accueil.

— Et laquelle ?

— Je fais, dans la maison, le même travail qu'Etienne et je gagne dix francs de moins par mois. Vous voudrez bien monsieur, reconnaître que ce n'est pas juste.

— En effet, mon ami, ce n'est pas juste. Dès le mois prochain, je réduirai de dix francs le salaire d'Etienne.

Les temps sont durs. — Un petit menuisier a été appelé chez le banquier *** pour une réparation.

Comme il sortait, il rencontre un négociant de ses amis qui lui fait des plaintes amères du calme des affaires et de la dureté des temps.

— Ah, mon vieux, fait le menuisier, y a pas que nous qui sommes gênés. Je sors à l'instant de chez le banquier *** qui m'a demandé pour une réparation. Eh bien, comme je passais devant le salon, dont la porte était entrebaillée, j'ai vu Mme *** et sa fille qui jouaient sur le même piano.

UN CIRQUE. — On annonce l'arrivée très prochaine, dans notre ville, du grand *Cirque Angelo*, l'un des plus importants parmi les entreprises de ce genre, tant par les dimensions extraordinaires, le confort et le luxe de ses installations, que par la variété et le caractère absolument sensationnel de ses exhibitions.

Un bon conseil !

On reproche généralement au café de hâter la digestion. Le café accélère bien la marche de la digestion, mais il le fait d'une manière artificielle et nuisible à l'organisme. Par l'emploi du café, constate le professeur Schulzen, *une certaine durée de la digestion est complètement supprimée* et l'excitation produite par le café enlève au corps une partie des aliments avant leur digestion et par conséquent trop tôt. Ce faisant, nous supprimons à notre corps les substances nutritives que nous voulions lui donner et nous ne lui laissons, pour la consommation et l'utilisation de la nourriture, ni temps ni repos. Voilà pourquoi *ceux qui souffrent de l'estomac devraient avant tout s'abstenir de café ordinaire* et chercher à le remplacer par une boisson vraiment bonne et salubre. Ils en trouvent une dans le café de malt Kathreiner qui est universellement réputé. Cet excellent produit possède au plus haut degré *l'arôme délicieux et la saveur toute spéciale du café ordinaire, sans présenter un seul de ses désavantages.*

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.

AMI FATIO, successeur.

auquel il prodigue les noms les plus passionnés, les plus chers ; voilà ce qu'aucun pinceau ne rendra jamais. Si la vengeance l'entraîne sur les pas de l'assassin, l'amour l'arrête près des restes insensibles de l'unique objet de ses affections. « Ah ! s'écrie-t-il, en s'emparant du voile sanglant de cette amante adorée, je réclame ce gage funeste... » Et l'infortuné perd l'usage de ses sens, en le plaçant sur son cœur. Tout ce qui l'entoure craint pour lui l'instant où il sortira de cet état. Le fidelle Mielwil, profondément affecté de la situation de son maître, concentre tout ce qu'il éprouve ; mais le charmant Aymonet, baignant de pleurs le visage de Grandson et de Catherine, *verse chaudes larmes ainsi qu'un enfant*. C'est ce tableau qui frappe les yeux du vénérable pasteur, lorsqu'il arrive avec les secours qu'on est allé solliciter près de lui, et qu'il n'est plus tems d'employer. Mais de concert avec Mielwil, le curé profite de l'anéantissement momentané de Grandson, pour donner tous les ordres nécessaires ; l'express dépêché au château de Belp, est de retour vers le soir : il est chargé des ordres de l'abbesse de Fraubrunnen qui ordonne la pompe funèbre.

Le lendemain le convoi ramène lentement au milieu de ses vassaux désolés, le cercueil de l'infortunée baronne de Belp, Grandson, revenu à lui, veut l'accompagner jusques à la tombe ; mais à l'instant où cette tombe se referme, il s'évanouit de nouveau entre les bras de Mielwil. (A suivre.)